

1944

la liberté retrouvée

par Jean-Pierre Griette

Soixante ans après, les épreuves endurées et les sacrifices consentis pour libérer Marseille du joug nazi restent vivaces dans les mémoires. Soldats en uniforme et combattants de l'ombre, dont le sang a arrosé nos plages, séché sur la poussière de nos routes et dans les rues de notre ville, demeurent unis dans la flamme du souvenir.

PHOTOGRAPHIES EXTRAITES DE LA REVUE LIBÉRATION DE MARSEILLE, ED. BRAUN ET CIE, PHOTOGRAPHE BARON



LA CHAMBRE DE COMMERCE SUR LA CANEBIÈRE À LA LIBÉRATION. FONDS CRISTOFOL



© SIRVECTA FRANCE

Depuis le 12 novembre 1942, Marseille est occupée. Les libertés sont restreintes, la chasse aux résistants et aux juifs s'intensifie, le ravitaillement devient de plus en plus difficile. Après la grande rafle de 1943, la destruction des vieux quartiers et le bombardement meurtrier du 27 mai 1944, une lueur d'espoir naît avec le débarquement allié du 6 juin. Mais, pour les Marseillais, la Normandie c'est loin... Une nouvelle vient pourtant rapidement réchauffer les cœurs : "ils" ont débarqué en Provence !

À l'aube du 15 août, les Alliés ont lancé l'opération Dragoon. En trois jours, 500 000 hommes placés

sous le commandement du général Patch ont pris pied sur le sol provençal. Parmi eux figurent les 300 000 Français de l'Armée B, l'Armée d'Afrique qui s'est brillamment illustrée en Tunisie et en Italie. Elle a été confiée au général de Lattre de Tassigny. Sa mission est d'investir d'abord Toulon, puis Marseille, pour remonter la vallée du Rhône et couper la retraite allemande par les Vosges et l'Alsace. La progression sur Marseille échoit au général de Monsabert et à sa 3^e Division d'Infanterie Algérienne qui comprend le 7^e Régiment de Tirailleurs Algériens du colonel Chappuis, les trois groupes de Tabors Marocains du général Guillaume

et deux escadrons de la 1^{re} Division Blindée du général Sudre. Au matin du 20 août, de Monsabert enlève le carrefour du Camp. Marseille n'est plus qu'à 30 kilomètres ! Mais à 30 kilomètres d'une forteresse imprenable que le général Schaefer, le commandant allemand de la place, a donné l'ordre de défendre "jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche". Il dispose au total de 17 000 hommes et de 200 canons. Des ouvrages antichars bloquent ainsi les accès routiers. Du cap Janet au parc Borély, la ville est truffée d'une trentaine de batteries puissamment armées et, de l'Estaque au cap Croisette, les fortifications du mur de la Méditerranée interdisent toute approche.

Marseille en état d'insurrection

En ville, les événements se précipitent. Le 19 août, la grève générale est totale et, deux jours plus tard, les organisations de résistance déclarent "l'insurrection nationale". Au Merlan, place Castellane, à Sainte-Marguerite... Partout les résistants attaquent les détachements isolés, récupèrent armes et

munitions et font leurs premiers prisonniers. Le Comité Départemental de Libération s'installe à la Préfecture où il reçoit la soumission du préfet. Les Allemands se réfugient dans les points d'appui fortifiés. Ils font sauter les installations portuaires, la moitié du pont transbordeur et coulent le Cap Corse en travers de la passe. La situation demeure précaire. La résistance, qui ne dispose que d'un millier de combattants, dont la moitié seulement est armée, serait en position périlleuse si l'ennemi venait à riposter et à exercer des représailles sur la population. Dans la matinée du 21, de Monsabert parvient à Gémenos où il apprend que les verrous d'Aubagne et de Peypin/Cadolive sont fortement gardés. "N'attendez pas que les portes soient enfoncées, passez par les fenêtres", ordonne-t-il à ses officiers. Les tirailleurs et les tabors manœuvreront à pied à travers les collines de l'Étoile et de l'Estaque au nord, de Saint-Cyr et de la Gardiole au sud. Au centre, il lance les blindés de Sudre et un bataillon de tirailleurs. Dans la nuit, une délégation de la résistance résume tragiquement la situation : "Venez vite, sinon nous allons être écrasés !"



© SIRVECTA FRANCE

Profiter de l'effet de surprise

De Lattre a accepté le plan de Monsabert mais à condition de ne pas franchir le Jarret pour permettre le regroupement de ses forces avant l'assaut final. Dans la journée, les "portes" sont enfoncées et, à la tombée de la nuit, des colonnes de tirailleurs s'installent sur le plateau de la Mure et dans les noyaux villageois des Trois-Lucs et de Saint-Jérôme. Au petit jour du 23, la première colonne atteint le Jarret. Au diable les ordres ! Le colonel Chappuis pour-

suit sa progression. Par les Cinq-Avenues, le boulevard de la Madeleine (aujourd'hui de la Libération), blindés et tirailleurs arrivent aux Réformés et descendent la Canebière. Une foule, aussi enthousiaste qu'imprudente, se joint à eux. Dans le même temps, une seconde colonne débouche sur le cours Belsunce, tandis que les chars rejoignent la ligne qu'ils n'auraient pas dû franchir. Dans l'après-midi, de Monsabert installe son QG rue Armény, à deux pas de la préfecture. Il mesure alors les conséquences de ce coup d'audace. Avec seulement 700 hommes, sans

liaison assurée avec l'arrière, il se retrouve isolé au centre d'une ville aux défenses intactes. Certes, les renforts vont arriver, mais, en attendant, il faut tenir, voire exploiter l'effet de surprise. Depuis la poste Colbert, qu'il assiège, le capitaine Crosia entre en communication téléphonique avec le général Schaefer. Stupéfait, ce dernier consent à suspendre le combat pour rencontrer de Monsabert. Le dialogue tourne court devant l'exigence d'une reddition sans conditions, mais le moral de l'ennemi est sérieusement ébranlé. La riposte est



PHOTOGRAPHIE DE DESTRUCTIONS DANS LE QUARTIER D'ARENIC. FONDS CRISTOFOL

cependant immédiate. Marseille est soumise à un incessant pilonnage d'artillerie. La population se réfugie dans les caves et les abris de fortune. Plus de 4000 personnes se tassent dans le tunnel du Carénage. Les tabors poursuivent leur manœuvre enveloppante.



© SIRVECTA FRANCE

► Au soir du 24, ils sont à Saint-Antoine, à Saint-Loup et à Mazargues. Accompagnés par les FFI, les tirailleurs attaquent les points de résistance. Cependant, il reste à réduire plusieurs batteries disséminées dans la ville, les forts Saint-Jean et

Saint-Nicolas et, surtout, Notre-Dame de la Garde et la redoute du Cap Janet où se terre l'état-major allemand.

À l'assaut de la Bonne Mère

La colline sacrée est la véritable clé de la défense ennemie. De Monsabert veut la conquérir sans endommager la Basilique. C'est la mission qu'il confie aux blindés de Sudre, appuyés par deux bataillons de tirailleurs. Le 25, à 7 heures, le dispositif se déploie sur les faces nord et sud de la colline. Commence alors la lente et dif-

ficile infiltration des tirailleurs, guidés par les FFI à travers les ruelles et les jardins. Le moindre mouvement est perçu par l'ennemi et, dès qu'ils se trouvent à découvert, les assaillants sont cloués sur place par des tirs nourris. Il faut faire appel aux chars. Le *Jeanne d'Arc* débouche à 13 heures sur la place Sancta Maria. Il est immédiatement touché et prend feu. Le *Jourdan* saute à son tour sur une mine et, déchenillé, continue de tirer. Protégés par le *Fabert*, les tirailleurs s'élancent sur les pentes brûlées, escaladent les grilles et pénètrent dans le Sanctuaire. À 17 heures,

l'aspirant Ripoll arrime au faite du clocher un drapeau tricolore récupéré dans la Basilique. Alors s'élève l'immense clameur des Marseillais qui, inconscients du danger, ont suivi du pied de la colline les péripéties de l'attaque. Ce coup d'éclat ne sonne pas la fin des combats. Malgré l'arrivée des renforts, il faudra encore batailler pendant deux jours pour réduire les derniers points de résistance et faire intervenir l'aviation pour anéantir les batteries du Frioul et du fort Napoléon. Pour Schaefer, la reddition devient inévitable. Le 28 à 7 heures, il se présente au poste de commandement allié et, une heure après, il signe devant le fort Saint-Jean l'acte de capitulation sur le capot d'une jeep. À 19 heures, le bourdon de Notre-Dame de la Garde donne le signal et les cloches de la ville carillonnent à toute volée. Quelques heures après Toulon, Marseille peut s'enivrer de sa liberté retrouvée.



© FONDS KUNDERA



© SIRAVECIPA FRANCE

➔ Pour en savoir plus

Du 10 août au 15 septembre, les Archives municipales présentent dans leur salle de lecture des documents et photographies sur la libération de Marseille (du lundi au vendredi de 9 heures à 17 heures).

**Archives municipales,
 10, rue Clovis-Hugues
 13003 Marseille.
 Tél : 04 91 55 33 75**